



ELIVRESE

MILLE ET UNE VIES

IL N'Y A AUCUN PATHOS, MAIS DE L'ÉMOTION, DE LA COMÉDIE, DE LA FIÈVRE, DU DRAME DANS « DÉSORIENTALE », PREMIER ROMAN ET RÉVÉLATION DE LA RENTRÉE. RENCONTRE.

PAR OLIVIA DE LAMBERTERIE
PHOTOGRAPHE ALEXANDRE ISARD

À l'hôpital Cochin, à Paris, dans le service de procréation médicalement assistée, où Kimiâ attend son tour, on entend les mouches voler ; pudeur et anxiété mêlées, les couples immobiles sur leurs chaises ressemblent à « des enfants perdus au supermarché ». En Iran, cette même salle ressemblerait à un caravan-sérail débordant de discussions, écrit Négar Djavadi : « Raconter, conter, fabuler, mentir dans une société où tout est embûche et corruption, où le simple fait de sortir acheter une plaquette de beurre peut virer au cauchemar, c'est rester vivant. »

Née en Iran en 1969, la romancière a fui son pays à l'âge de 11 ans pour s'installer en France. Dans ce luxuriant premier roman, elle raconte la quête d'identité de Kimiâ, double romanesque exilée comme elle, iranienne et française donc, ni tout à fait l'une ni tout à fait l'autre, qui, alors qu'elle espère un enfant, se souvient de ses ascendants. L'arrière-grand-père qui avait cinquante-deux épouses dans un pays où l'on n'inscrivait pas les filles sur les arbres généalogiques, les oncles numérotés de 1 à 6, les parents opposants au régime du Shah, puis de Khomeyni, forment une famille où la vie et la mort sont quotidiennement scellées. « Désorientale » balance entre le

Négar Djavadi



Téhéran des années 70 et la France d'aujourd'hui, entre mille et une vies made in Iran et le récit personnel d'une femme à la recherche de sa place dans une société qui regarde de travers ceux qui ne sont pas identifiables au premier coup d'œil.

Bien sûr, Négar Djavadi a mis d'elle et des siens dans ce premier ouvrage, mais « Désorientale » n'est pas pour autant un roman autobiographique. « Je me suis servie du canevas de ma famille et de mon enfance, mais je suis scénariste. Cela m'a appris l'imagination et l'efficacité, confie l'auteure. Je voulais mélanger les genres, échapper au pathos comme j'ai toujours évité d'être cataloguée iranienne. Sinon, on vous met dans une case et c'est très difficile d'en sortir. Et puis, les gens me posent des questions sur l'Iran d'aujourd'hui, auxquelles je ne sais pas répondre. Je n'y suis jamais retournée. J'espère juste que le pays que je dépeins permet de comprendre un peu l'Iran actuel. »

Quels souvenirs garde-t-elle de ce qu'elle a fui il y a trente-cinq ans ?

« La lumière. À Téhéran, les saisons sont extrêmement marquées. Je me souviens des étés où il faisait 45 degrés, et de la neige partout l'hiver. » Et la petite Kimiâ qui craint de trouver ses parents morts à chaque fois qu'elle rentre à la maison, est-ce elle ? « Oui, avec ma sœur, lorsque ma mère mettait le contact de la voiture, on retenait notre souffle derrière la fenêtre de la cuisine en se demandant si elle allait exploser. Mon père était un intellectuel, un journaliste opposant politique au régime du Shah, et ma mère l'a soutenu avec beaucoup de panache. Mes parents étaient surveillés, embarqués, relâchés ; la Savak, la police secrète, était partout, des amis étaient assassinés. On parle toujours de la révolution de 1979, moi je voulais parler de l'Iran d'avant, assoiffé de liberté. Et puis Khomeyni est arrivé et la violence a frappé avec une soudaineté dont on n'a pas idée. Du jour au lendemain, à l'école, ma sœur et moi devions porter le foulard et une tunique jusqu'aux pieds. La milice révolutionnaire interdisait tout, jusqu'aux déodorants et aux parfums. Si les femmes ne portaient pas le foulard comme il le fallait, elles étaient arrêtées et cravachées. C'était d'une telle brutalité, mes parents pensaient que ça ne pourrait pas durer. On a commencé à tirer sur mon père, la mort dans l'âme, il a quitté le pays puis, quelque temps plus tard, ma mère, ma sœur et moi l'avons suivi. Un passeur est venu nous chercher, et on a traversé les montagnes du Kurdistan à cheval. Il y avait de la neige jusqu'à la taille, les Kurdes ne parlaient pas le persan, on ne comprenait pas ce qu'ils nous disaient. Parfois, je ne voyais plus ni ma sœur ni ma mère, j'étais seule au milieu de nulle part, c'était comme dans un western trash. Mais j'étais petite, le monde se divisait pour moi entre les gentils et les méchants, on était les gentils, on fuyait les méchants, on allait vers la lumière ! »

Après la tragédie, l'arrivée à Paris est cocasse. « Il y avait des pouelles partout dans l'aéroport, "c'est la grève", a expliqué l'hôtesse. C'est le premier mot que j'ai entendu, je ne le connaissais pas, j'avais appris le français à l'école. À Paris, il fallait oublier l'Iran, s'intégrer à la France, j'ai essayé d'échapper à cela en trouvant des béquilles. La musique en a été une, j'étais pianiste dans l'orchestre du lycée Claude-Monet, cela m'a portée. » Après la musique, Négar Djavadi s'est appuyée sur les images en devenant assistante caméra et en réalisant plusieurs courts-métrages. Puis, elle est venue aux mots par l'écriture de scénarios. Dans « Désorientale », elle écrit : « Rien ne ressemble plus à l'exil que la naissance. » Ce roman signe alors sa troisième naissance, celle d'une écrivaine. ■

« **DÉSORIENTALE** », de Négar Djavadi
(Liana Levi, 347 p.).

